

**RÉSUMÉ :**

*Que signifient ces catégorisations lapidaires : sait lire, ne sait pas lire ? Impossible de répondre, car le verbe "lire", comme bien des verbes qui expriment un "agir" des hommes, est plein de significations multiples. On s'interroge alors sur les implications et les conséquences de cette exigence de plus en plus fondamentale de notre modernité qui situe le "savoir lire" au rang de norme sociale, reléguant ceux qui "ne savent pas lire" dans la catégorie des "illettrés", créant de ce fait "l'illettrisme" comme phénomène de pathologie sociale. Si on n'y prend pas garde, on se laisse enfermer dans des oppositions irréductibles : le normal et le pathologique : savoir - ne pas savoir lire. Mais en reprenant les précisions importantes apportées par G. Canguilhem concernant ces catégories du normal et du pathologique, on découvre que ces termes désignent non pas des invariants opposés l'un à l'autre, mais des moments d'une histoire où chaque terme devient le révélateur de l'autre dans des rapports changeants qu'il importe d'élucider.*

*Pour ce qui est des rapports à l'écrit, on voit bien que ce qui est socialement vécu comme pathologie (ne sait pas lire) n'avait nullement ce caractère il y a seulement cinquante ans. Il faut donc retrouver cette tension dialectique du normal et du pathologique, chacun révélant l'autre : le bonheur de lire dévoilant la souffrance devant l'opacité de l'écrit ; le mal lire ouvrant sur le projet d'un bonheur de lire partagé.*

**MOTS-CLÉS :**

Lire - Pathologie - Illettrisme.

# LIRE, CE BONHEUR AUQUEL APPELLE L'ILLETTRISME

par Francis ANDRIEUX

**SUMMARY : Reading, a bliss called for by illiteracy**

*What does it mean when we say "he knows how to read" or "she does not know how to read" It is extremely difficult to answer, because the verb "to read", like many others describing "activities" of people, is full of different meanings. This more and more pressing demand society has, for "knowing how to read", which has become a social standard, means that those who do not know become the so-called category of "illiterate" people, thus creating a social pathology called "illiteracy". It is therefore difficult to avoid the opposition between normal and pathological. However, it is possible to consider that these two terms do not represent two totally opposite entities which never vary, but hold changing relationships which reveal them to each other. Concerning the written language, it is a known fact that what is socially considered as pathological nowadays was not so only fifty years ago. We then have to find again a way to recover the dialectic tension between normal and pathological sides : the true bliss of reading against the suffering in front of a cryptic text ; poor reading against attempting to share the joy of reading.*

**KEY-WORDS :**

Reading - Pathology - Illiteracy.

Francis ANDRIEUX

Maître de Conférences Directeur  
du Centre de Recherches  
sur l'Intervention Sociale (CERIS)  
(1984-1994)

Université des Sciences Humaines  
de Strasbourg

5 Place Arnold  
67000 STRASBOURG

## INTRODUCTION

Entrons de plain-pied dans le royaume des évidences : le monde des humains est partagé en deux grandes catégories, ceux qui savent lire et ceux qui ne savent pas lire...

Mais de quel savoir s'agit-il ici ? Question rarement posée et encore plus rarement examinée avec sérieux. Et d'abord, se pourrait-il que le verbe lire puisse se conjuguer de manière "intransitive", c'est-à-dire concernant une action limitée au sujet et ne passant sur aucun objet ? Lire, et peu importe le quoi, le où, le comment.

Passons donc de l'intransitif au transitif, ou à l'adjonction de quelques compléments :

- sait lire les mots mais ne comprend pas les phrases ;
- comprend à peu près ce qu'il lit, mais n'aime pas lire ;
- ne sait pas bien lire, mais aime lire et s'ingénie à progresser tout seul ;
- sait lire une histoire simple, mais non un ouvrage de philosophie...

On pourrait égrainer ainsi mille possibilités différentes qui conduisent tout droit à la question centrale : qu'est-ce donc que lire ?

Malheureusement (ou heureusement, je ne sais), nous ne disposons ici d'aucune réponse univoque. Les oppositions paraissent même irréductibles.

"Lors de l'apprentissage de la lecture, il importe donc que l'on veille tout particulièrement à ce que tous les élèves apprennent à identifier les mots avec efficacité\*\*".

Presqu'à l'opposé nous entendons les affirmations de Foucambert\*\*, reprises dans de nombreux articles de la revue "Les actes de lecture" : lire, c'est tirer du sens d'un texte, lire, c'est cette capacité à utiliser la lecture et donc d'entrer dans un texte pour se l'approprier.

On voit bien où mène chacune des deux affirmations. Si l'identification des mots est premier acte de lecture, on va pouvoir élaborer des tests de performance mesurant ces capacités d'identification.

Ainsi, pour les jeunes gens appelés au Service National, on aura les résultats suivants :

- 1% ne parviennent pas à identifier et comprendre des mots ;
- 3% ne dépassent pas la lecture d'un mot simple, isolé ;
- 4% sont limités à la lecture de phrases simples ;
- 12% ne dépassent pas la lecture superficielle d'un texte court et simple ;
- 80% sont capables de lire un texte court (70 mots) de manière approfondie\*.

Est-ce à dire que ces 80% savent lire ? Quels critères ajouter à ceux déjà utilisés pour que cette question reçoive une réponse satisfaisante ? Les exemples ne manquent pas, qui tentent, par complexification des critères, de cerner le "savoir-lire". Les résultats obtenus ont peut-être (et encore !) une valeur diagnostique lorsqu'il s'agit de repérer des difficultés majeures d'accès à l'écrit, ou d'initier des parcours de remédiation. Mais aucune de ces batteries de tests ne nous permet de répondre à la question : Qu'est-ce que lire ?

## UNE PATHOLOGIE SOCIALE

Remarquons ici que depuis quinze ou vingt ans, et par suite des exigences accrues des pré-requis d'entrée dans quelque poste de travail que ce soit, on a pris l'habitude de poser la question dans sa forme négative : "Qu'est-ce que ne pas lire ?" De ce fait, on s'est trouvé déporté vers les formes du "pas lire", du "mal lire", formes auxquelles on a donné le nom "d'illettrisme". On a trituré ce mot dans tous les sens possibles, on l'a défini et redéfini, on a accumulé les critères qui permettraient de le cerner, de le traquer ; on s'est efforcé de repérer quels étaient ceux qui se trouvaient directement aux prises avec les difficultés du "pas lire", ou du "mal lire" ; oubliant les racines étymologiques des mots, on a construit la catégorie des "illettrés", ceux qui ne savent pas lire (définition étrangère à la signification première qui situe l'illettré hors des familiers de la littérature) ; autrement dit on a oublié la vraie et belle question : "qu'est-ce que lire ?", pour construire une pathologie du lire nommée "illettrisme".

Nous avons donc d'un côté la norme (sociale, comment pourrait-il en être autrement) : le savoir-lire ; et de l'autre côté l'hors norme, le pathologique : le non-savoir lire.

\*Bentolila, 1996, p. 159

\*\*Benichou, Faucon, Foucambert, Millot, Parent, Violet

\* A. Bentolila - 1996, p. 20

peuvent jamais être considérés comme des invariants opposés l'un à l'autre, mais comme des "moments" d'une histoire qui fait de chaque terme le révélateur de l'autre dans des rapports changeants qu'il faut apprendre à élucider.

Ainsi, le "pathologique" d'aujourd'hui (l'illettrisme donc) n'apparaissait pas comme pathologique hier. Quand en 1830, 57% des conscrits ne savent ni lire ni écrire, qui s'émeut ? Quand en 1935, la moitié des enfants quittent l'école primaire à 12 ans sans avoir obtenu le "certificat" (CEP, Certificat d'Etudes Primaire) qui crie au scandale et pointe un doigt accusateur vers "l'école" ? Tant d'autres exemples pourraient être avancés ici. Quand une société attend beaucoup d'une agriculture qui passe lentement de l'outil et de la traction animale à la machine, les savoirs de base se construisent sur la tradition et l'exemplarité des personnalités novatrices.

Quand les charters empruntent le chemin inverse de ceux d'aujourd'hui, c'est-à-dire de l'Afrique vers l'Europe pour fournir aux chaînes de fabrication la main-d'œuvre nécessaire, c'est le "savoir" qui est mal considéré par les dirigeants d'entreprise. Moins on en sait, mieux c'est pour accomplir les gestes répétitifs exigés par l'organisation scientifique du travail (OST ou Taylorisme). Pour les entreprises des "Trente Glorieuses", c'est le "non savoir" qui est la norme et le "savoir" parmi les O.S., la population la plus nombreuse, menace, déviance (les revendications, les grèves) et donc pathologie.

Il faut donc apprendre à travailler avec ce terme de "pathologie" car il nous aide à mieux comprendre tant les situations d'hier que celles d'aujourd'hui.

Ainsi jusqu'au début de ce siècle, cela n'avait aucun sens de construire autour des savoirs de base (lire, écrire, compter), une dichotomie opposant la norme du savoir au pathologique du non-savoir. Il en était ainsi pour la seule raison que la survie et le développement du collectif humain n'avaient pas d'exigences liées à des savoirs qui ne trouvaient leur justification et leur application que dans le luxe du bonheur de lire et dans l'ascèse de la quête scientifique ou monastique.

Et si aujourd'hui, quels qu'en soient les registres, on craint, on dénonce l'illettrisme comme pathologie sociale, c'est-à-dire comme blessure du social en tant que lien, cohésion, devenir et ainsi en tant que responsabilité commune, il importe d'abord de se recentrer sur la "norme" que révèle cette "pathologie" et, à partir de là, de donner à chacun et à tous l'assurance et les moyens de pouvoir enrayer pour lui ce qui reste comme menace dans les difficiles avatars de ce XX<sup>e</sup> siècle finissant.

Voici alors qu'apparaît, non pas isolée, non pas comme obligation ou mise en demeure, la norme du "lire", c'est-à-dire le bonheur partagé (car c'est cela la norme) de l'écrit reconnu comme un support majeur de la communication sociale, chacun avec chacun, chacun avec tous et tous avec chacun.

L'illettrisme en tant qu'il désigne effectivement des situations de détresse appelle immédiatement l'attention sur ce qui est en jeu là. Hier, il n'y avait pas d'illettrisme car l'écrit restait le domaine réservé au bon plaisir de quelques-uns. Mais aujourd'hui, il n'y a pas de bonheur du lire sans cette ombre portée de l'illettrisme qui rappelle les menaces qui étreignent certains et donc qui nous blessent tous.

Voilà pourquoi l'illettrisme ne peut devenir, en lui-même et par lui-même, objet de connaissance. Il n'y a pas de pathologie objective qui prenne sens par elle-même. On le voit bien à travers toutes les difficultés que rencontrent tous les essais de définition de l'illettrisme. Il ne peut y avoir en ce domaine que des hypothèses de travail qui tentent de proposer quelques voies d'accès à une meilleure compréhension des situations où ce "mal être" qui s'appelle l'illettrisme se manifeste.

## CONCLUSION

Il n'y a pas, il n'y aura jamais de tests permettant le repérage de l'illettrisme. N'en déplaise à beaucoup, et même parmi les "spécialistes", les tests donnent des résultats, un point c'est tout ; et pour la question de l'illettrisme, des résultats concernant des performances. Mais ces résultats n'ont en eux-mêmes aucune valeur diagnostique ; pour aller jusqu'au diagnostic, il faut revenir à l'essentiel (la norme), c'est-à-dire l'écrit offert, et retrouver pour chacun comment il intègre, ou non, l'écrit à son projet,

quelles sont ses représentations de l'écrit, quelles stratégies d'appropriation il met en œuvre et pour quels types d'écrit (il y en a tant), et comment il évite ou non les enfermements aux pièges de l'illettrisme. Alors et alors seulement le diagnostic devient possible.

Quel diagnostic ? Illettré ? un peu ? beaucoup ? non ; diagnostic, en ses racines grecques : le discernement, le pouvoir de discerner, l'acte majeur de celui qui loin de catégoriser, stigmatiser, fait apparaître les possibles et, à partir des possibles les capacités et les manques qui vont permettre la construction d'un projet.

Tant qu'on en restera à des volontés crispées autour de la négativité pathologique de l'illettrisme, on n'apportera aucune aide à ceux qui désespèrent devant l'impossible bonheur de lire. Il faut donc dire "non" à tous ceux qui, comme A. Bentolila par exemple, ne voient dans l'illettrisme que pure négativité, allant jusqu'à dénoncer "la langue illettrée (qui) s'annonce d'emblée comme un instrument d'interpellation et d'invective ; elle banalise l'insulte et annonce le conflit\*..."

Mais d'autres voies s'ouvrent qui prennent en compte la pathologie de l'illettrisme pointant son mal être et sa souffrance sur le difficile accès, pour beaucoup, au bonheur partagé du "lire" et de "l'écrire".

Or, voici que s'est tenue à Lyon au mois de juillet 1996 une université d'été. Projetée et organisée par le G.P.L.I.\* et le centre de recherche en psychologie de l'éducation et de la formation\*\* de l'Université Lumière (Lyon 2).

Cette université avait pour titre : *Illettrisme, où en sommes-nous ?* et le chemin, difficile d'accès, pour répondre à cette question, se découvrait dans le sous-titre de cette université d'été : "De la diversité des situations à la construction et à la confrontation des savoirs".

Or, quand on tente un bilan rapide de cette intense semaine de travail qui a réuni plus de quatre cents participants (intervenants sociaux, formateurs, chercheurs, responsables administratifs et politiques...), on découvre que la question posée a reçu réponse à travers un ensemble riche de communications qui, presque toutes, s'organisent autour de l'écrit. Voici donc que comme nous l'indiquions au début de cet article, l'illettrisme ne se comprend qu'à travers la découverte de ce que signifie la question : "Qu'est-ce que lire ?". Ainsi, loin de s'arc-bouter à des définitions, des comptages, des catégorisations transformant l'illettrisme en fléau maléfique et accusateur, les divers intervenants (une centaine car il y eut quatre-vingt ateliers différents au cours de cette semaine) ont eu le double souci d'explorer et de comprendre tant de situations, de jeunes, d'adultes, de quartiers, d'entreprises, où le "mal lire" ne peut plus passer inaperçu, et aussi de découvrir les ouvertures et les dévoilements progressifs auxquels conduit la prise en compte de la question primordiale (première et principale) : "Qu'est-ce que lire ?". C'est ce rapport à l'écrit, y compris les usages de l'écrit, qui apparaît donc bien comme le point focal de toutes les questions par lesquelles l'illettrisme vient nous provoquer. D'où l'importance tant des recherches en laboratoires que des expérimentations-terrain, concernant les rapports à l'écrit. C'est donc en balisant le plus exactement possible les voies d'accès à l'écrit, les relations entre langue parlée et langue écrite, les modalités des apprentissages et des remédiations, les activités cognitives à l'œuvre dans l'acquisition et la pratique de la lecture, etc... que l'on prend au sérieux la question : *Illettrisme, où en sommes-nous ?*

C'est cette dimension d'entrée dans l'écrit comme norme sociale, c'est-à-dire comme accès à l'histoire, à la communication, au sens, qui est ainsi révélée par l'illettrisme, comme pathologie sociale, c'est-à-dire comme menace et parfois souffrance, comme attente et désir, comme quête vers les possibles du lire.

## BIBLIOGRAPHIE

- BENICHOU, FAUCON, FOUCAMBERT, MILLOT, PARENT, VIOLET. *Lire... c'est vraiment simple*, Paris : A.F.L.
- BENTOLILA A. (1996). *De l'illettrisme en général et de l'école en particulier*, PLON, Paris.
- BESSE J.M., DE GAULMYN M.M., GINET D., LAHIRE B. (1992). *L'illettrisme en question*, Cahiers du PsyEF, n° 2, P.U.L.
- CANGUILHEM G. 1972 (1ère éd. 1943). *Le normal et le Pathologique*, Paris : P.U.F.
- FOUCAMBERT J. *La manière d'être lecteur*. Paris : A.F.L.

\*Bentolila, 1996, p. 65

\*Groupe Permanent de Lutte contre l'Illettrisme  
\*\*PsyEF